

fidèles des bords du Rhin. Exploitant pacifiquement la piété des chrétiens, les Arabes se contentaient d'un tribut payé à la porte de la ville et des principales églises. Mais à ces riches conquérants, affaiblis par la polygamie, ont succédé tout à coup des tribus barbares, les Turcs, tout fraîchement sortis de leurs déserts. Pour se retremper, les musulmans ont eu aussi leurs Normands, ne connaissant ni commerce ni culture, vivant de guerre et de pillage, et bientôt maîtres de la Perse, de l'Inde, de l'Asie Mineure et de Bagdad même, sacré séjour des califes.

XXXIII. Soudain débarque en Europe un religieux d'Amiens, Pierre l'Ermite : « Les Turcs ont pris Jérusalem, dépouillé les églises, souillé le saint sépulcre; les chrétiens sont persécutés comme aux plus mauvais jours, les pèlerins chassés ou mis à mort. » A qui s'adresser? Tandis que l'empereur Henri IV s'obstine dans l'impénitence et brave la colère de Dieu, le faible roi de France, Philippe I, suit en petit son exemple : fier de la mort de Guillaume le Conquérant, il se croit assez fort pour tout oser; il chasse la reine Berthe, et enlève à son mari Bertrade, comtesse d'Anjou (1094). Peu importe à l'ermite Pierre; sans ordre ni appui de personne, il entre en France, et chemine, tête nue, le crucifix à la main. Dans les villes et dans les villages, dans les carrefours et sur les places publiques, il raconte les malheurs des pèlerins, la honte des chrétiens. Le peuple s'attache à ses pas, l'entoure, arrache des morceaux de ses vêtements et jusqu'aux poils de sa mule. Le pape Urbain II le suit, et tous deux se donnent rendez-vous au cœur de la France, au pied des montagnes d'Auvergne, au concile de Clermont. Là, sur la grande place, au milieu d'une foule qui se presse par toutes les rues, l'ermite expose encore une fois les malheurs de Jérusalem : les lieux saints profanés, les chrétiens vendus comme des bêtes de somme, les prêtres chassés ou mis à mort. Puis Urbain II se lève, et faisant appel aux guerriers qui cherchent des combats : « Voici, leur dit-il, le moment du vrai courage; voici une guerre juste et sainte. » Et tous les assistants, saisis d'un

enthousiasme inexprimable, s'écrient : « Dieu le veut! Dieu le veut! » Chacun jure de partir pour délivrer la Terre-Sainte, et sur sa poitrine revêt une croix rouge, d'où le nom de croisés (1095).

XXXIV. Maintenant que la guerre sainte commence, la trêve de Dieu sera proclamée en tous lieux. Chaque chrétien de douze ans devra la jurer et prendre les armes contre qui oserait la violer. Et quant au roi Philippe, qui s'oublie en de honteux plaisirs, dignes des musulmans, il est excommunié. De Clermont, Urbain parcourt la France, tient des assemblées à Rouen, à Angers, à Tours, à Nîmes. Partout même enthousiasme; les seigneurs s'engagent les premiers, et à leur suite les gens de guerre. Avant ce grand ébranlement, il n'était question que de vols, de brigandage et d'incendie; entraînés par cette fièvre pieuse, les malfaiteurs se précipitent aux pieds des prêtres, et demandent la croix; comme une pluie légère qui abat le vent le plus violent, le zèle de la croisade étouffe querelles et combats. Chaque ville paye son tribut; les paysans eux-mêmes se lèvent, sans que personne les retienne à la glèbe; des villages entiers deviennent déserts. A tous était accordée une indulgence plénière pendant leur absence, et la protection de l'Église pour eux et pour leurs biens. Ils étaient exempts d'impôts, et ne pouvaient être poursuivis pour dettes. Plus d'un prend la croix pour échapper à ses créanciers, pour quitter son labeur et sa terre; mais, chose merveilleuse, la liberté est laissée à tous.

XXXV. Comme il était naturel, les moins bons étaient les plus pressés. Bientôt Pierre l'Ermite, qui avait continué sa route à travers la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine, se trouva suivi de cent mille personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, qui l'avaient pris pour chef, et qui demandaient à être conduits sur-le-champ à Jérusalem. Demandant l'aumône sur leur passage, pillant quand ils n'avaient plus rien, massacrant les juifs pour plaire à Dieu et exigeant en échange de perpétuels miracles, croyant que le nom de croisés couvrait tout, bientôt sourds à la voix de l'ermite Pierre, et mettant à leur tête l'aven-

turier Gauthier Sans-Avoir, ils demandaient à chaque ville si ce n'était pas encore Jérusalem. La faim, la fatigue, le découragement et le fer des sauvages Bulgares les réduisirent à trente mille qui parvinrent à grand-peine à Constantinople. Il y avait encore de quoi épouvanter les Grecs, qui se hâtèrent de leur prêter des vaisseaux et de les faire passer en Asie. Là commença la guerre qu'ils croyaient terminée : une nuée de Turcs les entoura, et les anéantit non loin de Nicée.

XXXVI. Débarrassés de cette aveugle et malheureuse multitude, les autres croisés se réunissaient avec plus de lenteur en trois belles armées. Chacun faisait bénir ses armes, réglait ses dernières volontés, réparait le mal qu'il avait pu faire, et se mettait en route pour Jérusalem ou du moins pour la Jérusalem céleste (1096). A l'est, Godefroi de Bouillon, duc de basse Lorraine, brave et pieux capitaine, vendait la principauté de Stenay à l'évêque de Verdun, le duché de Bouillon à l'évêque de Liège et les droits de commune aux bourgeois de Metz : il partait avec ses deux frères à la tête de quatre-vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers, élite de la noblesse des bords du Rhin. Cette armée, modèle d'ordre et de discipline, traversa paisiblement l'Allemagne, l'étonna par sa belle ordonnance, et arriva sans s'être affaiblie sous les murs de Constantinople, rendez-vous de tous les croisés.

XXXVII. Au nord et à l'ouest, des seigneurs plus mondains, mais non moins puissants, rivalisaient de préparatifs. Robert le Court, duc de Normandie, toujours aventureux et toujours prodigue, ruiné par ses amis qui lui prenaient jusqu'à ses habits, engagea son duché à son avarice et cynique frère, le roi d'Angleterre, qui, pour le payer, fit fondre sans pudeur l'argenterie des églises. Avec lui partaient Robert, comte de Flandre; Alain, duc de Bretagne; enfin l'indolent et léger duc de Vermandois, frère du roi de France, avide de gloire et de batailles. Le comte de Blois et de Chartres, le poète Étienne, n'osa pas refuser de les suivre, et quitta malgré lui sa tendre épouse Adèle et ses châteaux, aussi nombreux que les jours

de l'année. Cette seconde armée prit la route de Marseille, qui lui prêta gratuitement ses vaisseaux, et la transporta d'abord en Italie. Les croisés y passèrent l'hiver, visitèrent les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, et au printemps entraînèrent avec eux à Constantinople l'ambitieux et rusé Bohémond, fils du Normand Robert Guiscard, avec son cousin le brave Tancrede.

XXXVIII. Enfin, au midi se lève toute la noblesse de Gascogne, de Languedoc, d'Auvergne et de Provence. A sa tête marchent l'évêque du Puy, le sage et courageux Adhémar, légat et représentant du saint-siège, et le comte de Toulouse, l'impétueux Raymond, compagnon d'armes du Cid et gendre d'Alphonse le Grand. Ses cheveux ont blanchi à la croisade d'Espagne; mais il n'a rien perdu du feu de sa jeunesse, et il emmène avec lui son fils et sa femme. Avec cent mille hommes, ils traversent la Lombardie, l'Esclavonie, pays sauvage et inconnu, et arrivent par terre à Constantinople. A la vue de cette magnifique et perfide capitale, grande devait être la tentation de s'en emparer, d'en faire une place d'armes, et d'employer ses trésors à la guerre sainte. Mais la simplicité, la confiance, le désintéressement, l'emportèrent chez les croisés : dans toute la ferveur d'une première entreprise, ils partirent pour l'Asie, pleins d'espoir et peu soucieux du lâche et traître allié qu'ils laissaient derrière eux.

XXXIX. A leur rencontre était revenu Pierre l'Ermite, triste et unique débris de cette multitude indisciplinée qui, six mois plus tôt, avait passé le Bosphore. En approchant de Nicée, chacun put se convaincre de la vérité de ses récits, et les ossements entassés par monceaux dans la plaine disaient au passant que, si ses devanciers n'avaient pas été sages, du moins ils étaient morts en braves. Bientôt se présenta l'occasion de les venger. Une armée turque s'approchait, espérant le même succès; mais elle avait affaire à d'autres combattants, et ses téméraires escadrons furent bientôt taillés en pièces par les chevaliers. L'ennemi fut poursuivi avec rage et sans quartier; mille têtes furent je-

était fortifiée, défendue par quarante mille hommes. Impossible de la prendre par surprise; impossible de battre en brèche ses fortes murailles. L'été commençait, et le soleil dévorait toute végétation sur les collines arides et maudites de la terre promise. Les chevaux mouraient tous, et à leur place il fallut, pour la première fois, se servir de chameaux. Enfin, avec des arbres amenés de loin, s'élevèrent à grand-peine trois tours de bois montées sur des roues. Dans le bas sont des ouvriers qui les font rouler; au-dessus, des soldats qui lancent des flèches par des meurtrières; au troisième étage, un pont-levis qui doit s'abattre sur les remparts et y vomir des guerriers choisis. Avant d'essayer ces machines nouvelles, les croisés font une procession, tête nue et sans armes, autour de Jérusalem, répondant par le chant des psaumes aux insultes des musulmans. A leurs voix les murailles ne tombèrent point, comme celles de Jéricho; ils étaient dignes de les conquérir à la pointe de l'épée. Le jeudi 14 juillet, les fameuses tours s'avancent remplies d'archers, suivies de soldats qui portent des échelles. L'ennemi jette des pierres, de l'huile bouillante et ce terrible feu grégeois que le vinaigre seul peut éteindre. Avant de toucher aux remparts, les tours prennent feu, et pour les sauver il faut renoncer à l'assaut. La nuit se passe à les réparer, à les couvrir de cuir, et le lendemain Godefroi lui-même, monté sur la sienne, renouvelle l'attaque. L'incendie recommence; sa tour est tout en feu; mais il persiste, touche enfin aux murailles, abat le pont-levis, et de cette fournaise s'élance sur le rempart. Étourdis par tant d'audace, les Turcs reculent. La porte voisine est enfoncée à coups de hache. Les croisés se ruent dans la ville, égorgent qui-conque résiste. Il était vendredi trois heures après midi, le jour et l'heure de la mort du Christ; Jérusalem était délivrée (1099). Godefroi, sans armes et pieds nus, vint baiser la pierre du saint sépulcre. L'armée entière le suivit; partout le massacre et le pillage cessèrent pour faire place à la prière.

XLV. Le lendemain, chacun s'installa dans la maison qu'il avait occupée, et planta son

bouclier au-dessus de sa porte. Les mosquées furent rendues à leur première destinée, et la vraie croix rétablie sur son antique autel. Les chefs s'assemblèrent pour choisir un roi. Dix électeurs furent chargés de faire une enquête sévère et d'interroger les serviteurs des candidats. Raymond était trop fier, personne ne l'aimait; Robert le Court, trop paresseux et trop ami des plaisirs; quant à Godefroi, il regardait trop longtemps les peintures des églises, et laissait souvent refroidir son dîner; du reste, il était chéri, vénéré; à Nicée, il avait tué un géant de sa main; plus loin, il avait arraché un soldat des griffes d'un ours. Il fut élu tout d'une voix, jura de respecter les lois de l'honneur et de la justice, mais refusa de porter une couronne d'or là où le Fils de Dieu n'avait eu qu'une couronne d'épines (1099). Pour ceux qui demeuraient avec lui, il rédigea les Assises de Jérusalem, monument curieux des mœurs et des libertés chrétiennes. Le service militaire fut partagé entre trois mille chevaliers nobles et cinq mille sergents, manants ou bourgeois: c'était tout ce qui restait des trois cent mille combattants d'Antioche.

XLVI. Parmi ceux qui avaient survécu à tant de périls et combattu trois années entières, presque tous, pensant avoir payé leur tribut, étaient allés revoir leurs foyers: d'abord le comte de Flandre, le duc de Bretagne et Robert de Normandie, qui devait misérablement finir ses jours dans la prison de son frère, le roi d'Angleterre; puis le vieux Raymond de Toulouse, qui avait juré de ne pas revoir ses États, mais qui, plutôt que de servir sous un de ses frères d'armes, préférait mendier à l'empereur grec la ville de Laodicée. Plus d'un revint, que les siens avaient pleuré comme mort; plus d'un ne revint pas, qui était attendu et désiré. La comtesse de Hainaut, sans nouvelles de son époux, vint elle-même en Asie, et finit sa vie à chercher ses traces. Le duc de Bourgogne part aussi pour savoir ce qu'est devenu son fils; à eux se joignent ceux que la prise de Jérusalem a tirés de leur hésitation, presque tous enfants de la France, comme les premiers. C'est Humbert II, comte de Sa-

voie, qui entraîne la noblesse de la vallée du Rhône; c'est Guillaume IX, comte de Poitiers, qui dit adieu aux belles dames qu'il réjouissait de ses chansons, et quitte sa cour voluptueuse et galante. Adèle de Blois force son époux Étienne à repartir, pour effacer la honte de sa désertion; Hugues, le frère du roi, est encore une fois son compagnon. Quant au roi, il se contente, comme au premier départ, de recueillir les biens de ceux qui s'en vont, et il achète au comte Harpin la belle ville de Bourges.

XLVII. La nouvelle armée comptait deux cent soixante mille hommes. Le vieux Raymond vint les prendre à Constantinople; mais, guide maladroite, il les égara dans le nord de l'Asie Mineure, et là, harassés, cernés par les Turcs, ils furent au moment d'être tous massacrés. Hugues tomba au plus fort de la mêlée, percé de deux flèches, et Guillaume de Poitiers, satisfait d'une bataille, revint en France la chanter dans ses joyeuses complaintes. Les plus constants reprirent la route de Jérusalem, et y parvinrent après de longues fatigues. Ils ne trouvèrent plus Godefroi, mort après un règne trop court et enterré au pied du Calvaire. Il était remplacé par son frère Baudouin, aussi brave, mais moins prudent que lui.

XLVIII. Avec leur aide, il voulut tenter quelque chose; mais ce fut un nouveau désastre. Vingt mille Turcs entourèrent à Ramla quelques centaines de chevaliers, l'élite des croisés. Le comte de Bourges parlait de battre en retraite. « Si tu as peur, lui dit Baudouin, va-t'en à Bourges! » et, s'élançant le premier, il essaya de disperser l'ennemi. Vains efforts, les trouées faites par les lames se refermaient; les chevaliers succombaient l'un après l'autre, et parmi eux le comte de Blois, puis le duc de Bourgogne. Le comte de Bourges et le roi Baudouin, renversés de cheval, échappèrent par miracle, cachés dans les bruyères. L'un revint se faire moine à Cluny, l'autre mourut au moment de conquérir l'Égypte; ses compagnons découragés abandonnèrent son entreprise, et rapportèrent son corps pour l'enterrer à côté de Godefroi.

XLIX. Ainsi, toujours aventureux, incon-

stants et trop occupés de gloire ou de plaisirs, les chevaliers étaient incapables de conserver une conquête. Que n'avaient-ils, avec leur bravoure, la ténacité des moines qui avaient défriché l'Occident! Que ne pouvait-on fondre ensemble ces deux vertus sœurs! Rien de plus simple en apparence: l'obéissance, le célibat, la pauvreté sont nécessaires au soldat comme au religieux; et pourtant rien de plus difficile à réaliser. Souvent évêques et abbés avaient pris les armes contre les Normands ou les Sarrasins, et sous le masque du courage et du dévouement s'étaient toujours glissés la violence et la cupidité, doublement odieuses chez des ministres de paix. Quelques croisés français trouvèrent ce secret et surent à la fois unir et séparer par un chaînon merveilleux le cloître et la chevalerie. A l'exemple de l'ordre de Saint-Lazare, qui subsistait depuis des siècles à Jérusalem pour le soin des lépreux ou des pèlerins et pour le rachat des esclaves, le bienheureux Gérard de Provence avait bâti une église à saint Jean-Baptiste et un hôpital pour les malades et les blessés. Lui-même, avec ses compagnons, lavait leurs pieds et pansait leurs blessures. Les croisés devenant rares, l'ennemi menaçant, les hospitaliers ou religieux de Saint-Jean quittèrent leur robe noire pour la cotte d'armes rouge et jurèrent de combattre à outrance les infidèles. En même temps, neuf autres Français formaient, pour la défense des saints lieux et pour la protection des pèlerins, la communauté des pauvres frères d'armes du temple de Salomon. Leur place dans les combats était au premier rang, dans les retraites à l'arrière-garde; à un contre trois ils se battaient encore, et le fuyard était chassé de l'ordre. Tel fut le templier, armé de foi au dedans, de fer au dehors, au front poudreux et bruni par le soleil, à l'œil chaste et fier.

L. En peu d'années ces deux ordres militaires prirent un prodigieux accroissement, et, enrichis par les dons des fidèles, ils possédèrent en Occident vingt-huit mille manoirs, dont chacun pouvait équiper et entretenir en Terre-Sainte au moins un guerrier. A leur exemple, l'Allemagne voulut avoir ses

tées dans la ville de Nicée pour la sommer de se rendre, mille autres mises dans des sacs et envoyées à l'empereur grec en échange de ses présents.

XL. Nicée prise, les croisés marchèrent droit sur Antioche, à travers un pays montueux, aride, peuplé de brigands, sans ressources, sans vivres, sans une goutte d'eau. Enfin, après mille privations et mille combats, ils parvinrent dans la belle plaine de l'Oronte, où la superbe Antioche étalait ses trois cent soixante tours. Le pays était riche, les vignes chargées de raisins, les pâturages peuplés de troupeaux, des monceaux de blé enfouis en terre, suivant l'usage du pays, la mer tout près de là et couverte de vaisseaux italiens. Les souffrances furent vite effacées. En ces jardins délicieux, sous ce climat enchanteur, plus d'un croisé oublia jusqu'à Jésus-Christ en de funestes plaisirs. Cependant la ville était forte, couverte d'un côté par l'Oronte, de l'autre par des hauteurs inaccessibles. L'hiver arrivait; le siège n'avancait pas, et menaçait de durer longtemps. Il y avait six cent mille bouches à nourrir; pour ne pas mourir de faim, il fallut labourer et ensemer les terres; les uns blasphémaient, d'autres désertaient; d'autres enfin, ramenés à de plus sages pensées, cherchaient à fléchir le Ciel par des jeûnes et par des prières. Ainsi passa l'hiver en de longues alternatives de découragement et d'espoir, de famine et de bien-être, de combats et de travaux.

XLI. Le mois de juin revint. La ville n'était pas prise; elle allait être secourue; c'était à en désespérer, quand un renégat, mécontent des Turcs, offrit à Bohémond de lui vendre une tour de la place. Le marché est conclu. Au milieu d'une nuit orageuse, où les éclairs risquent de trahir les croisés, Bohémond, le premier, monte par une échelle de cuir. Soixante chevaliers le suivent. Ils courent ouvrir une porte, et l'armée entière, qui attend ce moment, se précipite dans la ville sans défense. Antioche prise, pendant trois jours ce ne furent que pillage, festins, chants de victoire, danses folles et païennes. Mais, le quatrième jour, le silence se fit. Peu à peu les collines qui bordaient la plaine se

couvrirent d'ennemis, non plus rares et timides, mais serrés et nombreux; ils y plantèrent leurs tentes, et la nuit fut tout éclairée de leurs feux. C'étaient les princes d'Alep, de Damas, de Jérusalem, et à leur tête le Circassien Kerbogâ, vieilli dans les guerres. Ils arrivaient trop tard pour sauver Antioche, assez tôt pour l'assiéger à leur tour. Après quelques escarmouches, les croisés sont refoulés dans la place, et la route de la mer coupée. Plus de messenger de victoire pour la France; plus de nouvelles de cette armée, où chaque famille compte un soldat. Au milieu de ce silence sinistre, arrive chez lui le comte Étienne de Blois, pâli, amaigri par la souffrance. Il raconte qu'Antioche est affamée et à la veille de périr, les chevaliers ont mangé jusqu'à leurs chers coursiers; les pauvres ont rongé le cuir de leurs boucliers et de leurs chaussures; on a offert aux Turcs de leur livrer la ville, à condition d'en sortir avec armes et bagages, mais les Turcs ont refusé; alors, menacé d'une mort certaine, il s'est laissé glisser des remparts à l'aide d'une corde, et a pu gagner un navire sur la côte.

XLII. Pendant que la funèbre nouvelle se répandait et que chacun, jusqu'à sa femme, maudissait le déserteur qui s'en était fait le messenger, un autre croisé débarquait en criant victoire: c'était Hugues, le frère du roi. Il venait d'assister à la grande bataille. La nuit d'avant s'était passée en prières; le matin, tout ce qui restait de soldats avait communié et puis débouché du pont de l'Oronte, en chantant: « Que Dieu se lève et disperse ses ennemis! » Le légat lui-même, l'évêque Adhémar, en cuirasse, commandait le centre, Godefroi de Bouillon la droite, Hugues la gauche; Bohémond gardait le pont, seule retraite des combattants. Beaucoup n'avaient plus leurs armes, vendues pour du pain; beaucoup combattaient sur des ânes; Godefroi avait eu peine à trouver un cheval: qu'importe, quand il faut vaincre ou mourir? Adhémar et Godefroi s'étaient précipités, tête baissée, dans cette vaste plaine d'une lieue, où Kerbogâ avait librement déployé ses forces, et cette charge désespérée avait tout balayé devant eux. Mais à gauche, Hugues



Urbain II prêchant la croisade à Marmoutier. (P. 90.)

avait trouvé plus de résistance, et tandis qu'il se maintenait à force de bravoure, il avait vu quinze mille cavaliers, l'élite des Turcs, le tourner, fondre sur Bohémond, se jeter sur le pont de l'Oronte. Averti à temps, Godefroi revient sur ses pas, ramène le brave Tancrede, et, avec une poignée de chevaliers, se rabat sur les cavaliers turcs, les taille en pièces et décide la journée. La déroute de l'ennemi devient générale; il est poursuivi dans les ravins des montagnes, qu'il jonche de cadavres; il laisse aux mains des vainqueurs son camp flanqué de tours, abondamment pourvu d'armes et de vivres. Saint Georges lui-même, couvert d'une cuirasse blanche, avait, dit-on, combattu pour les croisés. Cette grande victoire n'avait coûté que le sang de quatre mille martyrs.

XLIII. Au départ d'Hugues, l'armée était prête à marcher sur Jérusalem; mais elle

avait besoin de renfort. Il fallait à Bohémond une forte garnison pour garder Antioche; un frère de Godefroi s'était établi à Édesse; il ne restait que cinquante mille combattants sous les drapeaux. A la nouvelle de leur triomphe, une foule d'autres les allèrent rejoindre. De là les croisés, instruits par l'expérience, songèrent à suivre les bords de la mer, que côtoyaient leurs vaisseaux, et se hâtèrent de traverser le Liban, dont ils avaient si longtemps chanté les cèdres sans les avoir vus. Ils ne s'amuserent plus à prendre des villes, et passèrent devant les portes de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïs. Enfin ils étaient en Palestine, et du haut du Thabor ils aperçurent Jérusalem, la cité sainte, la ville désirée. A cette vue ils descendirent de cheval, se mirent à genoux, et plus d'une larme mouilla ces fiers visages.

XLIV. Ils n'étaient pas au bout. Jérusalem